

Séance du 24 mars 2015.
Restitution de l'intervention de :
Anouk Bartolini

Par l'équipe d'auditeurs : Barbara, Joëlle, Michèle, Roland, André et Gilles

TITRE : Tocqueville, Stendhal : l'apprentissage de l'égalité
démocratique au XIX^{ème} siècle
Deuxième partie

Anouk Bartolini : Bonjour à tous. La semaine dernière la séance était centrée autour de Tocqueville et de son ouvrage majeur *De la démocratie en Amérique* dans lequel il introduit l'idée que la démocratie n'est pas un régime politique comme les autres, c'est une dynamique qui bouleverse tout le corps social, donc la démocratie en tant que forme de société est pour lui construite autour de l'idée d'égalité. Son concept clé c'est l'égalité des conditions c'est-à-dire la possibilité pour chacun de ne pas rester assigné à son milieu social et familial d'origine.

J'avais aussi suivi la semaine dernière le mouvement qui allait du tome 1 au tome 2 c'est-à-dire de la démocratie américaine en tant que modèle idéal dans lequel la société était en adéquation avec les institutions gouvernementales et le mouvement qui va vers le tome 2 ; et dans le tome 2 il s'agit d'une forme qu'il appelle transitoire, intermédiaire entre une société aristocratique appartenant au passé et une société démocratique à venir. Cette forme transitoire correspond pour lui aux sociétés post révolutionnaires de la Restauration et de la Monarchie de Juillet donc c'est une catégorie historique dans laquelle il y a des séquelles de l'Ancien Régime et des germes de la démocratie mais c'est aussi une catégorie sociologique où la démocratie se définit en tant que processus évolutif avec ses dérives, ses perversions, ses travers.

Donc, j'avais fait un tableau (assez schématique et manichéen) que je ne vais pas commenter à nouveau mais je dirai simplement que j'avais mis tous les pôles positifs du côté de la démocratie idéale, colonne de gauche et les pôles négatifs colonne de droite concernant justement la révolution démocratique. Mais même sous la Restauration il y a des pôles positifs par exemple l'individualisme se développe sous la Restauration et la Monarchie de Juillet.

SOCIÉTÉ DÉMOCRATIQUE (IDÉALE)	RÉVOLUTION DÉMOCRATIQUE
Égalité des conditions	Égalisation de conditions
Mobilité sociale	Mobilité menacée par l'aristocratie industrielle
Adéquation entre la loi (égalitaire) et les mœurs (inégalitaires)	Décalage entre la loi et les mœurs
Imaginaire égalitaire	Conflit entre deux imaginaires
Individualisme (singularité) ; Correctif : action commune (associations)	Individualisme (isolement) Menace : despotisme
Amour de l'égalité (instinct de justice)	Passion de l'égalité poussée jusqu'au délire
Émulation, ambition	Concurrence effrénée, envie
Pacification des passions	Exacerbation des passions

Alors aujourd'hui je vais partir de cette évolution démocratique qui constitue le cadre où se déroulent les grands romans de la Restauration et de la Monarchie de Juillet, ceux de Balzac et ceux de Stendhal. Parmi ces romans ceux qui sont qualifiés de fables de l'ambition ou de l'avancement, ou du désir de parvenir, s'approprient quelques-uns des motifs développés par Tocqueville. Donc je vais citer rapidement ces motifs parce que je vais les développer au cours de la séance :

- d'abord il y a l'individualisme, l'individualisme cette capacité pour l'individu, cette autosuffisance de sentiments exaltants de ceux qui ont l'impression de détenir leur destinée entre leurs mains ;
- il y a aussi dans les derniers items, ceux qui concernent la sphère affective : l'amour de l'égalité qui peut devenir une passion poussée jusqu'au délire alors pour Tocqueville ennemi des révolutions ça concerne la terreur révolutionnaire ;
- et puis il y a un sentiment qui pour lui est la conséquence de l'amour de l'égalité qui est l'ambition, sentiment dont il dit que c'est une passion *mâle et légitime* de l'égalité. Cette ambition peut se traduire en concurrence effrénée, en compétition meurtrière.

Donc, ces romans de l'ambition relatent l'itinéraire d'un roturier, c'est quelqu'un qui n'est pas noble ; un roturier est souvent provincial, pauvre et instruit qui va tenter de franchir les étapes de la mobilité sociale et géographique afin d'atteindre la marche la plus élevée du podium social. Une critique littéraire dit justement à propos de ces jeunes gens *qu'ils sont appelés au festin démocratique alors que beaucoup de places sont déjà prises*.

Parmi ces ambitieux il y a ceux qui réussissent et ce sont souvent des cyniques comme Rastignac, le personnage balzacien. Il y a ceux qui échouent comme Lucien de Rubempré, le héros des *Illusions perdues* et de *Splendeurs et misères des courtisanes*, il échoue par faiblesse ; et puis il y a un personnage comme Julien Sorel qui échoue pour des raisons plus complexes.

Donc Julien Sorel, je résume rapidement, est fils de paysan ; il accomplit une ascension sociale remarquable en l'espace de 4 ans, de 19 à 23 ans, qui le conduit à la noblesse de cour ; il a changé de condition, il s'est libéré des déterminismes sociaux, il est donc un représentant de ce que Tocqueville appelle individualisme démocratique. Son ascension est portée par l'ambition, l'ambition qui devient au XIX^e siècle un sentiment socialement valorisé, ce qu'il n'était pas par exemple au XVII^{ème} siècle où il était condamné ou ridiculisé, pensons au *Bourgeois Gentilhomme* et cependant Julien Sorel parvenu au faite de la gloire va commettre l'irréparable, il commet une tentative de meurtre et il finira guillotiné.

Cette association de la tragédie et de l'ascension sociale révèle les contradictions du personnage et fait aussi de lui le réceptacle des contradictions, des impasses, des antinomies de la révolution démocratique, enfin de cette démocratie en chantier dans ces années là.

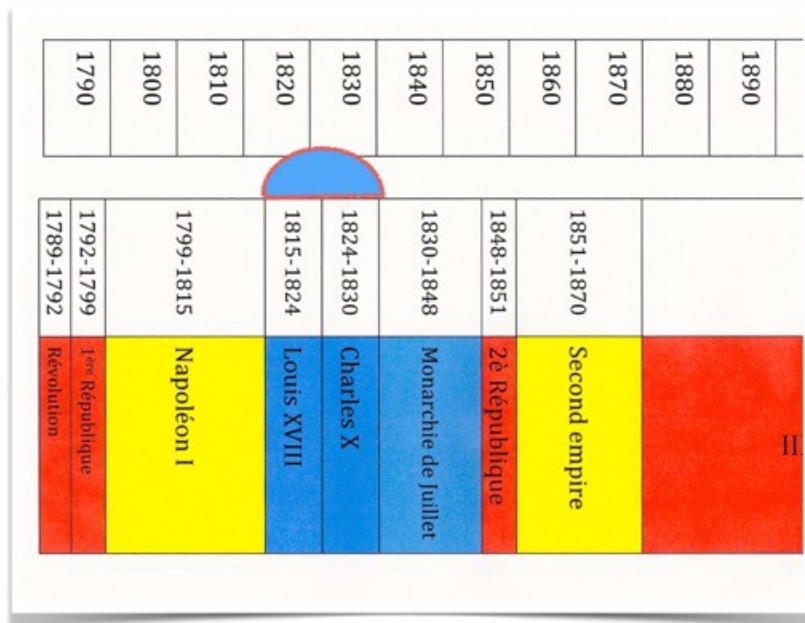
Je reviens rapidement sur les points communs entre Stendhal et Tocqueville. Stendhal a 22 ans de plus que Tocqueville mais ils partagent tous les deux une même ambivalence vis-à-vis de la démocratie ; donc Tocqueville aristocrate de cœur et démocrate par raison, Stendhal lui, est pétri de beaucoup plus de contradictions. Il est fasciné par l'énergie révolutionnaire de 1793 et en même temps il aime le raffinement esthétique de l'Ancien Régime, son côté aristocrate ; il est démocrate mais anti-américain par haine des bourgeois enrichis ; il est libéral et bonapartiste, donc ça fait beaucoup, contradictions qui se reflèteront dans ses personnages.

Ils ont aussi tous les deux en commun une approche sociologique de type empirique, la sociologie n'existe pas encore en tant que discipline académique, ils sont héritiers du relativisme des philosophes du XVIII^e siècle : Stendhal par exemple considère que l'amour varie suivant les régimes politiques, en démocratie et en monarchie il n'est pas le même ; il varie aussi suivant les pays et suivant les classes sociales. Et dans ses romans il rompt avec la tradition des moralistes du XVIII^e siècle : La Rochefoucauld, La Bruyère, qui considéraient que la nature humaine était un invariant, immuable. Or Stendhal va considérer que l'hypocrisie dont va faire preuve son personnage n'est pas un trait de caractère c'est une stratégie de survie dans une société qui est elle-même hypocrite et c'est pourquoi le narrateur aura beaucoup de sympathie pour son personnage malgré un comportement qui peut être par moments très princier.

Je vais faire une lecture du roman à la lumière de Tocqueville qui ne rend pas vraiment justice à toute la complexité et la subtilité de Stendhal mais qui propose de voir comment la démocratie naissante se donne des récits où elle teste son mode de fonctionnement. Je vais d'abord commencer par la situation politique, situation politique marquée par la compétition entre deux classes sociales : la bourgeoisie et l'aristocratie, compétition, donc j'ai choisi de traiter par ce biais-là, marquée par ce que Tocqueville appelle une perversion d'idée d'égalité, c'est l'envie. Alors l'envie c'est un sentiment qui existe depuis toujours, Aristote en a parlé dans sa *Rhétorique*, Saint Augustin disait que c'était *un péché du fond du cœur* mais, pour Tocqueville c'est une conséquence paradoxale de la démocratisation c'est-à-dire que quand les distances sociales s'amenuisent, il y a une société de presque semblables et dans ce cas-là certains peuvent avoir envie des distinctions des autres, ils peuvent avoir envie d'égaliser les autres ; Aristote disait d'ailleurs qu'on ne pouvait envier que les presque semblables, on n'envie pas des gens avec lesquels il y a trop de différences sociales.

Donc, première chose ce sera la situation politique, ensuite je suivrai l'itinéraire de Julien Sorel caractérisé par l'individualisme et pris entre sa passion de l'égalité et son ambition, et ensuite je poserai la question de l'égalité démocratique dans les rapports amoureux qu'entretiennent les différents personnages.

1 : La situation politique



La Restauration : 1815-1830

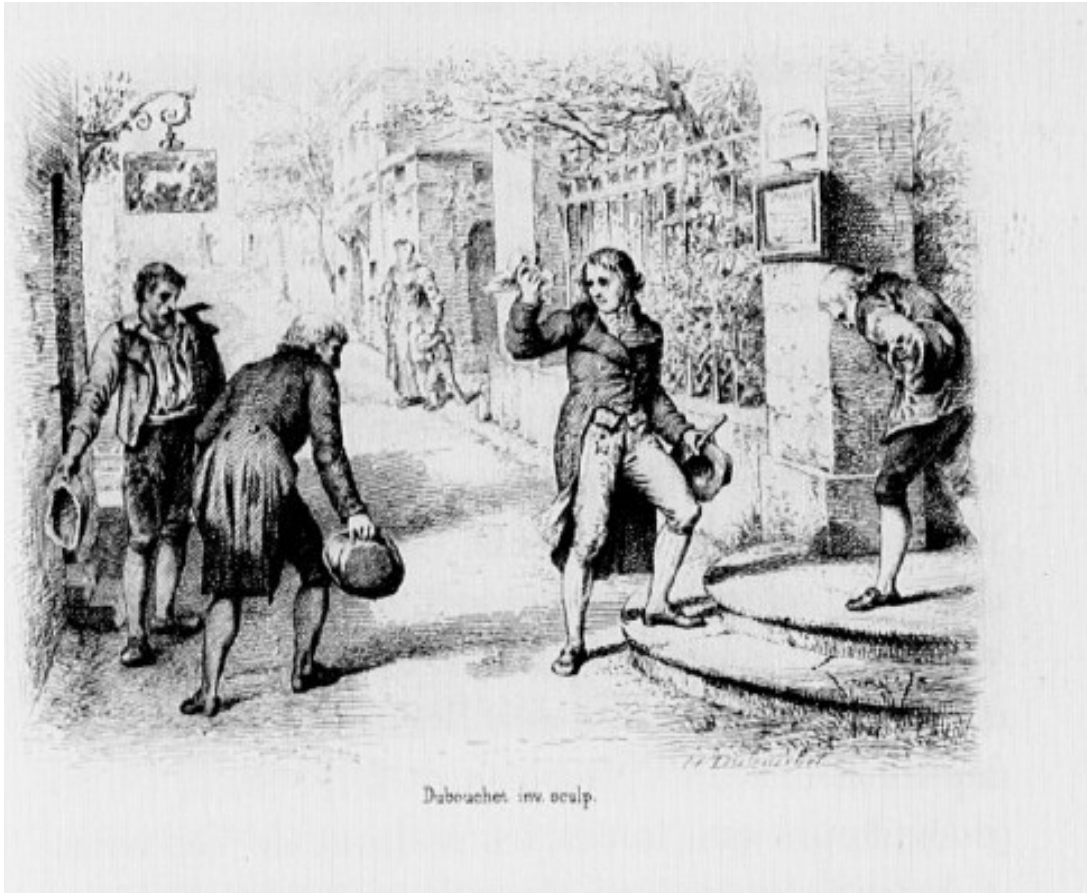
2

Le Rouge et le Noir se déroule de 1826 à 1830 dans la période la plus répressive, la plus réactionnaire, la plus conservatrice de la Restauration donc c'est sous Charles X, de 1824 à 1830, et la Restauration est un régime de compromis entre une monarchie et les principes de 1789 *La déclaration des droits de l'homme et du citoyen*. C'est un compromis incarné par la charte qui définit une monarchie constitutionnelle avec les débuts du parlementarisme. Alors le roi a le pouvoir exécutif, son pouvoir législatif est relativement limité, il y a une chambre des pairs qu'il nomme et une chambre des députés élus au suffrage censitaire. Dans cette charte on peut remarquer quelques éléments de démocratie, il y a une égalité juridique, la liberté de la presse et la liberté d'expression sont proclamées et cependant sous Charles X la presse est muselée et l'opposition républicaine est réduite quasiment au silence, elle est condamnée à la clandestinité.

Alors ces germes de démocratie sont insuffisants pour une partie de la population qui est nourrie par les idéaux de la révolution et qui d'autre part n'est pas représentée à la chambre des députés puisque le suffrage censitaire est un suffrage très restrictif : ne pouvaient voter que les hommes de plus de 30 ans et qui payaient un cens, c'est-à-dire un impôt de 300 francs ; alors pour avoir une échelle de valeur le salaire annuel de Julien Sorel au début de sa carrière, salaire annuel en tant que précepteur c'est 300 francs ; donc ça exclue une grande partie de la population. Dans le roman ces idéaux démocratiques sont incarnés par la jeune génération, une jeunesse qui est à la fois pauvre et instruite et qui est associée dans l'imaginaire des gens en place à la menace de l'explosion révolutionnaire. D'ailleurs ils ne se trompent pas tellement puisque cette jeunesse participera à la révolution de 1830.

Alors je cite une phrase de Stendhal extraite du roman « *ainsi ils s'imaginèrent, les gens en place, que le retour de Robespierre était surtout possible à cause de ces jeunes gens des basses classes trop bien élevés* ». Le roman met en scène une tension idéologique typique de la Restauration entre deux partis et deux classes : d'un côté il y a les ultras royalistes qui sont anti démocrates, partisans d'un retour pur et dur à l'Ancien Régime c'est-à-dire qu'ils trouvent que la charte est trop progressiste et ils sont soutenus par la noblesse, la noblesse qui a perdu ses privilèges mais qui reste encore la référence en matière de mœurs et de règles de distinction. De l'autre côté il y a les libéraux, alors j'ai dit la dernière fois que les libéraux c'était une nébuleuse qui allait du centre droit à la gauche ; ces libéraux sont soutenus par la bourgeoisie, bourgeoisie montante, industrielle qui est perçue comme grossière par l'aristocratie et le narrateur se donne pour libéral et dans la mesure où il déteste le régime en place on devine que c'est un libéral de gauche, un libéral indépendant.

Donc, dans la petite ville de Verrières qui est une ville imaginaire imaginée par Stendhal mais qui se situe aux alentours de Besançon, Stendhal installe la rivalité entre deux notables : d'abord le Maire de la Ville Monsieur de Rênal qui est le notable type de la Restauration nommé par le gouvernement donc le Maire de la ville, il est ultra. Alors là je vais vous montrer une petite gravure, je me suis servie des gravures de Dubouchet qui a illustré le roman en 1884

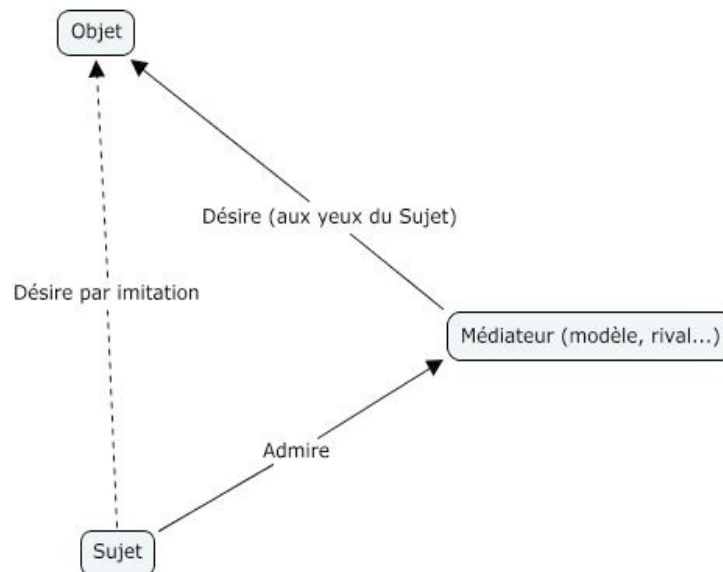


M. de Rênal salué par ses administrés jouissant d'une très bonne réputation, cependant il est obligé d'être propriétaire d'une fabrique de clous dans la mesure où sa fortune est menacée par celle de la bourgeoisie montante qui est incarnée par le directeur du dépôt de mendicité qui s'appelle M. Valenod ; alors Valenod se dit libéral, c'est un libéral opportuniste. Les deux hommes vont donc se livrer à ce que Tocqueville appelle « *l'amour pervers de l'égalité* » c'est-à-dire l'envie et là l'objet du désir pour les deux hommes c'est avoir un précepteur pour leurs enfants signe de distinction aristocratique. Alors c'est M. de Rênal qui dégaine le premier :

« *Je veux absolument prendre chez moi Sorel, le fils du scieur de planches, dit M. de Rênal, il surveillera les enfants qui commencent à être trop diables pour nous ; c'est un jeune prêtre, ou autant vaut, bon latiniste ; cet arrangement convient de plus d'une façon ; le Valenod est tout fier des deux beaux normands qu'il vient d'acheter pour sa calèche mais il n'a pas de précepteur pour ses enfants, il pourrait bien nous l'enlever celui-ci rétorque sa femme* ». Celui que M. de Rênal qualifie de scieur de planches, M. Sorel père de Julien, paysan devenu propriétaire d'une scierie va habilement jouer de cette rivalité lors de la négociation du salaire de Julien en disant « *nous trouverons mieux ailleurs* ».

La négociation fait monter les enchères de 300 francs à 400 francs par an ; par la suite Julien Sorel qui a tout compris utilisera la même tactique « *je sais où aller M. en sortant de chez vous* » et suscitera les mêmes angoisses : « *à ces mots M. de Rênal vit Julien installé chez Valenod* ». Plus tard Julien devenu l'amant de Mme de Rênal est à la fois spectateur amusé et acteur d'une rivalité politique et sociale qui tient le village en haleine : « *il ne fut plus question dans Verrières que de voir qui l'emporterait dans la lutte pour obtenir le savant jeune homme* ». Pendant ce temps Mme de Rênal va habilement exploiter l'envie obsessionnelle de son époux en masquant l'adultère qui entre temps a été dénoncé par des lettres anonymes : « *tout le but de ma conduite dit-elle à Julien c'est de faire penser à mon mari que la lettre vient de Valenod, l'essentiel est que l'on croit à Verrières que tu vas entrer chez Valenod, voici ce que mon mari ne souffrira jamais* ».

Donc la passion sociale de l'envie éclipse la mention de la jalousie. On voit que l'envie met en scène une relation triangulaire, ce n'est pas simplement une relation entre un sujet désirant et l'objet désiré, il y a un troisième pôle : le précepteur convoité acquiert d'autant plus de prix qu'il est désiré par quelqu'un d'autre. Alors, il y a un penseur, René Girard, qui a longuement décrit ce dispositif auquel il a donné le nom de triangle mimétique ou de désir mimétique.



Alors pourquoi mimétique ? parce que ce qui compte le plus n'est pas l'objet du désir c'est en fait l'imitation du 3^{ème} pôle ce que Girard appelle le médiateur ; le médiateur qui a du prestige, donc on va l'imiter, on l'admire et le médiateur c'est lui qui désigne l'objet du désir. Donc le médiateur est à la fois le modèle admiré à imiter et il est en même temps l'obstacle, le rival à vaincre et à la fin du roman on va voir Valenod et Rênal échanger leurs étiquettes politiques et Stendhal va les considérer finalement comme des fantoches interchangeables et ils sont aussi interchangeables au niveau du triangle mimétique c'est-à-dire qu'il y en a un qui va être le médiateur, l'autre peut être l'objet désirant. Donc on voit que l'objet du désir pour Valenod qui est libéral c'est pas du tout l'installation de l'égalité démocratique c'est égaler l'autre et éventuellement le dépasser.

Donc ce modèle, le modèle « girardien », le modèle du triangle mimétique permet d'expliquer la genèse de l'envie dans une société en voie de démocratisation et explique bien le mécanisme de toute une série de phénomènes, par exemple le phénomène du snobisme, le phénomène de la vanité, phénomène de la vanité qu'affectionne Stendhal, il dit que la France est malade de vanité et qu'il y a beaucoup d'amours qui sont des amours de vanité, c'est-à-dire qu'il y a par exemple l'opinion publique qui va désigner la femme désirable. Et ce mécanisme s'applique aussi au conformisme, à l'uniformisation des désirs et tous les adversaires littéraires de la démocratie au XIX^{ème} siècle, par exemple Flaubert qui disait dans la préface de *Bouvard et Pécuchet* qu'il voulait rentrer dans l'idée démocratique ; donc Flaubert, Baudelaire qui vont attribuer à la démocratie l'uniformisation, le conformisme, le nivellement c'est-à-dire toute une série de maux qui ne sont pas dus à la démocratie mais à une mauvaise interprétation de l'idée d'égalité. C'est sur cet arrière-plan dandy que va se dessiner l'itinéraire de Julien Sorel. Donc je vais insister sur ce qui fait de lui un héros de l'individualisme démocratique caractérisé donc par cet affranchissement des déterminismes sociaux et ces ruptures générationnelles dont parle Tocqueville. Cette phrase de Tocqueville « *la trame du temps se rompt à tout moment et le vestige des générations s'efface* » je l'ai déjà citée.

2 : Itinéraire de Julien Sorel

Donc Julien Sorel, au début du roman a 19 ans, il se définit lui-même comme fils de paysan, fils de charpentier, fils de scieur de planches. La mère est passée sous silence dans le récit ; il est donc seul face à un père et à des frères hostiles, il est détesté par eux parce qu'il est instruit, il sait lire, écrire et connaît le latin grâce à un vieux chirurgien major de l'armée napoléonienne et grâce à un abbé qui s'appelle l'abbé Chélan et qui est janséniste. Les jansénistes durant cette période historique sont marginalisés par les tout puissants jésuites.

Dans ce passage Julien est installé sur une des poutres qui tient la toiture, il lit le *Mémorial de Sainte Hélène*, ce sont les mémoires de Napoléon qui ont été recueillies à Sainte Hélène ; c'est son ouvrage préféré, il le lit au lieu de surveiller le mécanisme de la scierie de son père ; je cite Stendhal « *rien n'était plus antipathique au vieux Sorel, il eut peut-être pardonné à Julien sa taille mince, peu propre aux travaux de forces et si différente de celle de ses aînés mais cette manie de lecture lui était odieuse, il ne savait pas lire lui-même* », le père va jeter le livre dans la rivière au grand désespoir de Julien ; donc ce dernier est à la fois méprisé parce qu'il ne possède pas les qualités viriles nécessaires pour être l'héritier du domaine familial et envié parce qu'il possède une certaine culture qui est l'apanage des classes supérieures. Autre gravure de Dubouchet, on voit d'un côté les frères très robustes, le père qui s'acharne à battre ce pauvre Julien Sorel



« objet du mépris de tous à la maison il haïssait ses frères et son père aussi imaginait-il qu'il était un enfant trouvé, et moi aussi je suis une sorte d'enfant trouvé haï de mon père, de mes frères, de toute ma famille ». Donc le père est dans la logique de la reproduction sociale traditionnelle : le fils doit exercer le même métier que le père ; il est le représentant des valeurs du passé, de l'Ancien Régime, partisan d'un immobilisme social conforme à la description que donne Tocqueville des sociétés aristocratiques avec des classes distinctes et immobiles où les citoyens sont placés à des postes fixes. Il a en face de lui un fils qui refuse l'héritage, qui refuse la perpétuation de la lignée et, comme beaucoup de héros de roman d'apprentissage, parce que je n'ai pas dit que c'était un roman d'apprentissage mélancolique, il veut se démarquer des siens mais il ne se contente pas de dépasser son père, il renie son père en refusant les valeurs du monde paysan tellement éloignées des projections idéalistes de la réussite. Pour Julien faire fortune c'était d'abord sortir de Verrières, il abhorrait sa patrie, tout ce qu'il y voyait glaçait son imagination. Il entend se séparer de son milieu à tout jamais et son désir c'est donc d'échapper à sa condition en se déplaçant dans l'espace social mais aussi géographique.

Stendhal fait voir à quel point cette entreprise de mobilité sociale, favorisée par l'instruction ; l'instruction va devenir la pierre de touche de l'égalité des conditions aussi bien chez les libéraux qu'ensuite chez les républicains donc ça lui a fait voir à quel point cette entreprise génère un conflit violent entre le père et le fils qui se sentent tous les deux humiliés, bafoués, trahis. Cependant, cette rupture n'est pas uniquement le fruit d'une décision intérieure, elle s'inscrit dans une dynamique sociale où il est de bon ton de mépriser le monde paysan. Julien est ainsi prié par son employeur, M. de Rênal, de rompre avec ses origines « *je veux que vous ne voyiez plus ni parents ni amis, leur ton ne peut convenir à mes enfants* » Julien se vit donc comme un intrus, un étranger dans son propre milieu et il annonce une figure qui est promise à un certain succès sociologique, du moins au XX^{ème} siècle, c'est l'intellectuel d'origine populaire qui accède à la réussite et vit douloureusement le décalage avec son milieu d'origine, thème que l'on retrouve dans certains romans ; alors je cite : *Le Premier Homme* de Camus, *La place* de Annie Ernaux, *la honte* du même auteur et puis en 2009 *Retour à Reims* de Didier Eribon.

Les sociologues ont utilisé à leur propos dans les années 1960 le terme de « transfuge de classe » et ils ont constaté qu'ils ne pouvaient réussir que s'ils bénéficiaient de la complicité partielle de leur milieu d'origine et cette complicité partielle est refusée aux héros des romans d'ascension sociale du XIX^{ème} siècle parce que la rupture avec les valeurs du passé, de l'Ancien Régime, est trop récente, du moins c'est mon interprétation.

Tocqueville critique dans *L'individualisme démocratique* la revendication orgueilleuse d'une autosuffisance, or dans le cas de Julien il peut difficilement faire autrement parce qu'il ne peut compter que sur lui-même à la différence d'autres héros stendhaliens comme Fabrice Del Dongo qui est aristocrate ou Lucien Leuwen qui est fils de banquier qui eux peuvent s'appuyer sur une famille et sur une fortune. Donc Julien va connaître l'isolement, la solitude, qui sont les périls de l'individualisme. Cette haine et cette colère originelles, il va les transférer dans les différents milieux auxquels il rêve de s'intégrer : la bourgeoisie et l'aristocratie et il va les projeter sur les personnages qui ont le pouvoir ; en revanche il va s'identifier aux plus déshérités, aux plus méprisés témoignant d'une fidélité à ses origines modestes tout en refusant l'identification au modèle paternel. Julien est donc voué à éprouver ce que Tocqueville appelle « la passion de l'égalité poussée jusqu'au délire » c'est-à-dire cet amour de l'égalité teinté de colère, de haine, et caractéristique des révolutionnaires jacobins. Alors je précise que je vais utiliser le mot « jacobin » dans le sens qu'il avait au XIX^{ème} siècle, c'est-à-dire « républicain épris de justice sociale » et pas dans le sens avec lequel on l'utilise actuellement qui signifie « centralisateur », c'est le sens qu'avait utilisé Alain Chartier.

En même temps Julien a une ambition démesurée. « *Qui eut pu deviner que cette figure de jeune fille si pâle et si douce cachait la résolution inébranlable de s'exposer à mille morts plutôt que de ne pas faire fortune ?* » Alors fortune c'est au sens étymologique du terme « fortuna » c'est se doter d'un destin heureux, Julien n'est pas avide d'argent, il est totalement désintéressé, il est avide de gloire. Cette ambition va l'obliger à adopter les codes sociaux des milieux auxquels il veut s'intégrer, à se mettre au service de ceux qu'il appelle les monstres ; bref, un itinéraire qui est fait d'oppositions et d'adhésions le contraignant à un double jeu, à une hypocrisie, à une duplicité ; mi-libéral puisqu'il accepte le programme d'égalité des conditions et mi-jacobin. On peut le résumer en une phrase, qui est de Stendhal : « *son imagination rêvait des distinctions pour lui et la liberté pour tous* » aspirations inconciliables, parce que contradictoires du moins dans cette période historique, actuellement je ne sais pas.

Sa passion de l'égalité est forgée par son modèle et maître à penser, un de ses modèles, c'est le Jean-Jacques des *Confessions*, la dernière fois j'avais cité la première phrase, donc Rousseau inventeur du sentiment égalitaire moderne : « *chez son père il n'avait lu que trois livres : Les Confessions, Le recueil des bulletins de la Grande Armée et Le Mémorial de Sainte Hélène complétait son coran* ». A son père qui lui fait la proposition de M. de Rênal d'être précepteur, il rétorque « *je ne veux pas être domestique – animal, qui te parle d'être domestique ? Est-ce que je voudrais que mon fils fût domestique ?- mais, avec qui mangerai-je ?* » et Stendhal précise d'où lui vient cette inquiétude « *cette horreur pour manger avec les domestiques n'était pas naturelle à Julien, il eut fait, pour arriver à la fortune, des choses bien autrement pénibles, il puisait cette répugnance dans les Confessions de Rousseau, c'était le seul livre à l'aide duquel son imagination se figurait le monde* ».

Alors, le jeune Jean-Jacques, en effet, à cause de circonstances biographiques douloureuses, il a perdu sa mère très jeune à l'âge de deux mois et son père a dû s'éloigner à la suite d'une rixe ; il a été contraint à plusieurs reprises d'accepter une place de domestique et il a vécu douloureusement le décalage entre sa valeur intellectuelle dont il était conscient et la fonction qui lui était réservée. Donc Julien veut essayer d'imiter Jean-Jacques c'est-à-dire qu'il veut s'arracher à ce destin de dépendance, or, les domestiques, j'en ai parlé un peu la semaine dernière, étaient considérés sous l'Ancien Régime mais à cette époque-là aussi comme une partie du maître, ils étaient sous tutelle, ils n'avaient pas d'autonomie intellectuelle, c'est une des raisons pour lesquelles les révolutionnaires de 1789 leur ont refusé le droit de vote. Alors Julien ce qu'il a de commun avec Jean-Jacques, c'est non seulement une enfance douloureuse, une enfance privée d'amour maternel mais c'est aussi une expérience originelle d'injustice. Donc Julien il est battu parce qu'il lit et Jean-Jacques il est accusé injustement dans *Les Confessions* d'avoir abimé un peigne, d'avoir brisé les dents d'un peigne, le peigne de Mademoiselle Lanbercier c'était la sœur du pasteur chez qui il était placé. Donc cette épreuve va sensibiliser Rousseau à toutes les formes d'injustice sociale et ce sentiment il va ensuite le convertir en programme politique et en réflexions philosophiques, ce qui ne se produira pas chez Julien, mais tout le monde ne peut pas être Rousseau ; donc Julien, au plan de l'idéal démocratique est une version inaboutie de son illustre modèle.

Alors Julien subit aussi l'influence de son mentor, père spirituel qui est l'abbé Chélan. L'abbé Chélan est un adversaire des jésuites qui prône des valeurs éthiques : « *vous pourrez faire fortune mais il faudra nuire aux misérables, flatter le sous-préfet, le maire, l'homme considéré, et servir ses passions* ». Donc en mettant en garde contre la fascination du pouvoir il rappelle la dimension égalitaire du message chrétien, Tocqueville s'était d'ailleurs demandé si l'idée démocratique n'était pas un héritage du christianisme et Pierre Rosanvalon dans *La Société des Egaux* montre la différence entre une égalité spirituelle, l'égalité du christianisme, qui s'est accommodée d'inégalité sociale et politique et l'égalité démocratique qui comporte une dimension sociale et politique.

Alors sous ces diverses influences Julien, dans la première partie de son ascension quand il est précepteur éprouve des mouvements de compassion, d'identification aux malheureux humiliés issus comme lui du peuple. Ainsi au cours d'une promenade il est blâmé par son employeur M. de Rênal parce qu'il n'avait pas fait travailler les enfants dans la matinée ; il voit alors le maire poursuivre à coups de pierres une petite paysanne qui avait pris un sentier abusif et traversé un coin du verger. Cette scène justifie la haine et l'horreur que Julien éprouve vis-à-vis des riches et qu'il exprime à mi-voix « *voilà bien les gens riches* » le narrateur parle alors du regard de son héros où on aurait pu lire comme un espoir vague de la plus atroce vengeance. Cette association de la compassion pour les victimes et de haine vengeresse pour les oppresseurs regroupe les deux formes « tocquevilliennes » d'amour et de passion de l'égalité et correspond aussi à ce que l'historien républicain Jules Michelet dans *Histoire de la Révolution Française* a appelé « la furie de la pitié » qui lui semblait précisément caractéristique de la psychologie des révolutionnaires jacobins. On trouve d'ailleurs dans le roman cette phrase qui accompagne la réaction de Julien : « *ce sont sans doute de tels moments d'humiliation qui ont fait les Robespierre* ».

Une scène équivalente a lieu chez le rival de M. de Rênal, le riche parvenu Valenod : « *lors d'un déjeuner Julien observe avec répulsion le luxe de mauvais goût qui sentait l'argent volé, les manières de la maîtresse de maison annonçant le prix des bouteilles de vin* » ; il entend en même temps la chanson d'un prisonnier, de l'autre côté du mur de la salle à manger parce que la prison jouxte le dépôt de mendicité dont s'occupe M. Valenod, alors prisonnier que l'on s'empresse de faire taire. Intervient de nouveau chez Julien, la compassion qui lui coupe l'appétit, le fait pleurer ; voilà donc la conscience de Julien « *la seule fortune à laquelle tu parviendras et tu n'en jouiras qu'à cette condition et en pareille compagnie, il faudra que pendant que tu te gorges de viande tu empêches de chanter le pauvre prisonnier* ». Donc dans ce passage Julien s'identifie aux déshérités et manifeste en même temps un dégoût que le narrateur qualifie de « tout aristocratique » pour manque de raffinement du parvenu. Et la comparaison est alors en faveur de son maître détesté M. de Rênal qui possède lui les signes de la distinction ; donc Julien est le réceptacle de ce conflit, dont je parlais la dernière fois, entre deux imaginaires : l'imaginaire issu de l'Ancien Régime et celui qui est hérité de la Révolution, conflit qui habitait aussi Stendhal.

Et le narrateur qui a beaucoup de sympathie pour son personnage en cerne cependant les limites humaines : « *j'avoue que la faiblesse dont Julien fait preuve dans ce monologue me donne une piètre opinion de lui, il serait digne d'être le collègue de ces conspirateurs aux dents jaunes, les dandys, qui prétendent changer toute la manière d'être d'un grand pays et ne veulent pas avoir à se reprocher la moindre égratignure* ». Donc, ce qui est dénoncé c'est que la passion de l'égalité ne se convertisse pas en combat collectif ; chez Julien l'aspect revanche sociale l'emporte sur l'instinct de justice, caractéristique de l'amour de l'égalité malgré des identifications éphémères la passion de l'égalité n'est pas la passion de l'égalité pour tous, elle touche surtout sa propre personne et elle est le terreau sur lequel va fleurir l'ambition.

Son autre modèle est celui qui a galvanisé l'imagination de la jeunesse post-révolutionnaire par son exemple, celui qui a ouvert le champ des possibles pour tous les obscurs, les sans-grades, c'est donc Napoléon Bonaparte et l'image qui cristallise ses rêves c'est moins celle de l'empereur que celle du lieutenant obscur et sans fortune s'étant rendu maître du monde avec son épée.



Donc là il s'agit d'un portrait équestre de David, un portrait de propagande, Laïla pourra en dire beaucoup plus que moi mais je vais juste vous dire pourquoi je l'ai choisi : il y a un mouvement ascensionnel, une impression de mouvement et de force donnée par le geste, c'est Napoléon Bonaparte franchissant les Alpes au col du Grand St Bernard, il est Premier Consul à ce moment-là. Donc ce mouvement est donné à la fois par le geste, par le vent qui gonfle la cape rouge, le rouge qu'on trouve dans le titre du roman, qui est la gloire militaire et en même temps l'élan du cheval, le vent aussi qui agite la crinière et la queue du cheval ; en même temps on voit l'armée en arrière-plan donc c'est la mise en scène du triomphe individualiste du Général Bonaparte.

Mais Napoléon, en tant qu'empereur, est aussi celui qui est le premier à avoir introduit la méritocratie en Europe, cette émulation à l'échelle d'une nation. Il a créé une noblesse qui n'était pas fondée sur la naissance mais sur le mérite, on peut penser à Lannes, à Murat, à tous ces maréchaux d'empire qui venaient de milieux très modestes ; mais Julien se garde bien de convoquer l'autre visage de l'empereur c'est-à-dire la perversion du processus démocratique par le despotisme mais là c'est pas le despotisme doux et tutélaire dont parlait Tocqueville, c'est l'Empereur qui n'hésite pas à sacrifier des milliers de vies pour sa gloire personnelle et, ce n'est pas Stendhal mais c'est Musset dans *Les Confessions d'un enfant du siècle* qui fait de l'empereur littéralement un monstre avide de chair fraîche, un véritable minotaure, je vais citer la phrase de Musset : « *chaque année la France faisait présent à cet homme de 300 000 jeunes gens et lui prenant avec un sourire cette fibre nouvelle arrachée au cœur de l'humanité il la tordait entre ses mains* ».

Julien tout simplement va démystifier l'image de Napoléon que ce soit celle du général ou celle de l'empereur, il va la démystifier à la fin du roman au moment où il va démystifier le phénomène de l'ambition malgré tout il a les pieds sur terre et un certain discernement politique, il se rend compte que le rouge n'est plus à la mode et qu'il faut miser sur le noir, c'est à dire la raison, la théologie c'est le métier d'ascension sociale et son choix est opportuniste, donc comme tous les ambitieux romanesques il veut accomplir le parcours rituel de la province à Paris, cela va se faire en trois étapes :

- A Verrières même Julien s'élève d'abord spatialement, et c'est très symbolique, passant de la scierie de son père qui est en bas près du Doubs à la maison du maire de la ville monsieur de Rênal qui est sur les hauteurs. Il est dans un premier temps toujours qualifié de petit paysan par le narrateur et de domestique par son employeur, mais lors de la première leçon qu'il donne aux enfants de Rênal : « *il récite par cœur la bible en latin et là c'est l'éblouissement collectif, cette scène valut à Julien le titre de monsieur, les domestiques eux-même ne purent pas le lui refuser, le soir tout Verrières afflua chez monsieur de Rênal pour voir la merveille ; Julien sut si bien faire, que moins d'un mois après son arrivée dans la maison, monsieur de Rênal lui-même le respectait* ». Donc le latin apanage des élites intellectuelles lui donne un sentiment de reconnaissance, favorise son avancement socioéconomique au sein de la maisonnée, il gagne de plus en plus d'argent, et cette promotion n'est pas étrangère à la conquête de la femme du maître de maison, relation ambivalente car dit Stendhal, son amour était encore de l'ambition. Madame de Rênal a en effet tous les marqueurs sociaux de la grande bourgeoisie, les marqueurs physiques aussi, l'élégance et le teint éblouissant, elle est de surcroit la femme de son employeur et premier notable de la ville et selon l'infémal triangle mimétique elle acquiert d'autant plus de prix qu'elle est la femme d'un homme de prestige, je cite : « *Ne serait-ce pas une façon de se moquer de cet être si comblé de tous les avantages de la fortune que de prendre possession de la main de sa femme précisément en sa présence ; Julien approcha sa joue de ce joli bras, il osa y appliquer ses lèvres le mari à ce moment-là était à quatre pas, comme monsieur de Rênal continuait ses injures contre les jacobins qui s'enrichissent, Julien couvrait la main qu'on lui avait laissée de baisers passionnés* », chez Stendhal les histoires d'amour sont toujours complexes, il n'y a pas que de l'ambition, il y a aussi de l'attirance amoureuse et on va dire qu'il y a autant d'attirance amoureuse que de défi lancé à la classe sociale détestée et sous cette forme de combat militaire accompagné de calculs stratégiques cet amour participe à l'égalisation des conditions.
- L'étape suivante c'est enfin la sortie de Verrières pour Besançon la capitale régionale où Julien va faire ses études de théologie, au séminaire il retrouve des paysans grossiers, brutaux et l'objectif de tous ces paysans c'est l'obtention d'une cure confortable, il est en conflit avec eux, il est traité de bourgeois méprisant et là bourgeois n'est pas une catégorie sociale, on va dire que c'est la marque de distinction du personnage, c'est sa singularité et finalement le directeur du séminaire l'abbé janséniste Pirard, Julien est très aimé par les jansénistes, le prend sous sa protection et va faire de lui le secrétaire du puissant marquis de la Mole qui réside à Paris, il l'avertit : « *je ne vous cacherais pas que le jeune comte de la Mole doit vous mépriser, d'abord parce que vous n'êtes qu'un petit bourgeois* » certes mais Julien grâce à ses études de théologie est passé de la caste de paysan à petit bourgeois.
- Enfin à Paris dans la demeure du faubourg saint-Germain il découvre avec fascination et hostilité l'entourage du marquis de la Mole, c'est la noblesse de cour proche du pouvoir politique donc proche de Charles X. Son protecteur s'attache à corriger les manières de province de son petit protégé, jusqu'à faire de lui un dandy. Qualifié de plébéien révolté par le narrateur mais aussi de parvenu, grisé par un pouvoir qui distribue des places selon son bon plaisir, Julien entre dans le jeu réclamant la place du *dépôt de mendicité* (établissement de réclusion des mendiants et gens sans aveu) pour son père et le bureau de loterie de Verrières pour un homme qu'il qualifie de vieil imbécile : « *ce n'est rien se dit-il, il faudra en venir à bien d'autres injustices si je veux parvenir et encore savoir les cacher sous de belles paroles sentimentales* » Julien est même le messager naïf d'une conspiration d'ultras, *la note secrète*, donc le marquis lui a demandé de prendre des notes,

il ne comprend absolument rien à ce qui se passe, il prend des notes, et en fait les autres conspirent parce qu'ils trouvent que la charte est trop progressiste et ils conspirent pour un retour vers l'ancien régime, donc ils œuvrent contre les intérêts de la classe de Julien, mais Julien n'en est pas conscient. Donc le marquis de la Mole, qui est content de lui, va jusqu'à lui inventer une naissance noble, il serait le fils naturel de son ami le duc de Chaulnes, le pas décisif est franchi grâce à la liaison, improbable au départ, avec l'héritière la plus enviée du faubourg saint-Germain, Mathilde la fille du marquis de la Mole que le destin a généreusement doté : « *la fortune, la haute naissance, l'esprit, la beauté à ce qu'on disait et à ce qu'elle croyait, tout avait été accumulé sur elle par les mains du hasard* », c'est l'imagination romanesque de Mathilde qui voit une forme de défi et d'audace à aimer dans la différence sociale, c'est un amour très compliqué, un amour que Julien qualifie de commerce armé, dans lequel il y a une part de vanité parce qu'elle est effectivement désignée comme la femme désirable mais il y a aussi une attirance de tous les deux parce qu'ils reconnaissent leurs singularités réciproques. Enceinte de Julien, elle oblige son père d'abord scandalisé à offrir à Julien un brevet de lieutenant de hussard et un titre, il est le chevalier Sorel de la Vernaye, c'est le triomphe absolu, il s'est tellement éloigné des déterminismes sociaux qu'il a renié ses origines, il s'est créé un autre nom, un autre père, une autre classe sociale.

Il y a un instrument assez prosaïque, l'échelle, qui apparaît en plusieurs circonstances et qui se fait allégorie du parcours de Julien ; lors de la fête dieu, quand il s'agit de revêtir les ornements de l'église, dans la bibliothèque du marquis de la Mole (Julien est son secrétaire), et surtout lors d'escapades nocturnes lorsqu'il s'agit de rejoindre dans la clandestinité madame de Rênal ou Mathilde de la Mole, c'est à dire quand il y a un mouvement ascensionnel vers une femme noble, quand Julien monte dans la chambre de Mathilde au moyen d'une échelle de jardinier il se dit en riant : « *c'est un instrument dont il est dans mon destin de me servir ici comme à Verrières* » là c'est un clin d'œil ironique du narrateur qui érige l'échelle en destin et qui l'associe au motif de l'avancement social. La métaphore de l'échelle sociale est d'ailleurs une expression qui entre dans le dictionnaire dès les premières décennies du siècle vers 1820 et elle est utilisée aussi bien par Balzac que par Tocqueville.



Associé à l'échelle est le danger de la chute ou le danger d'être découvert alors qu'il est un amant clandestin ou illégitime et c'est quand il est au sommet de son ascension, qu'il a obtenu le patronyme noble, qu'intervient la chute, sa trajectoire est arrêtée en plein vol, là je résume ; dans une lettre anonyme écrite par madame de Rênal sous la dictée de son confesseur, il y est dénoncé comme un tartuffe séduisant les femmes de la maison, cette lettre lui fait commettre un geste irréparable, il quitte Paris pour Verrières, tire deux coups de pistolet sur madame de Rênal qui n'est que blessée, il tire les coups de pistolet dans l'église au moment de l'office religieux, il est arrêté, il signe son acte, il est emprisonné et a deux mois de répit avant d'être guillotiné.

Geste que les critiques du XIX^{ème} siècle et de la première moitié du XX^{ème} n'ont pas compris, alors je cite parmi quelques petits échantillons de ces critiques : « dénouement bizarre, faux, Julien est un insensé, dans toute cette affaire il n'y a qu'un assassin responsable, c'est l'auteur ; Stendhal voulait tuer monsieur le lieutenant Sorel de la Vernaye parce qu'il ne savait plus qu'en faire » (Louis Martin-Chauffier 1942), actuellement on est mieux armé pour comprendre que le coup de pistolet fait éclater une contradiction qui était devenue insurmontable pour le personnage entre une ambition qui le conduit à intégrer codes et valeurs d'une société qui veut broyer les plus modestes et ses idéaux d'égalité démocratique, contradiction qui est vécue dans la subjectivité mais aussi au cœur d'une société qui d'un côté proclame l'égalité juridique, la foi dans le mérité mais de l'autre contraint à l'arrivisme, à la compétition, à la soif de distinctions et finalement à la trahison, hors par un singulier retournement de situation Julien va connaître le bonheur en prison.

Délivré du combat pour la réussite il se libère de cette crispation permanente, de ce double jeu : « *il considérait toutes choses sous un nouvel aspect, il n'avait plus d'ambition* », l'ambition c'était agir suivant les convenances du temps, alors il ne se réconcilie pas avec son père ni son milieu d'origine parce que le père se montre abject jusqu'au bout, il va réclamer à son fils qui va être guillotiné l'argent que lui a coûté son éducation, mais il se reconnecte avec des valeurs portées par des gens de la petite commune de Verrières, l'abbé Chélan qui est devenu très vieux et puis un de ses amis qu'il a traité avec condescendance : le marchand de bois Fouqué parce que Fouqué n'avait pas d'ambition et Fouqué est prêt à donner toute sa fortune pour le sauver et puis madame de Rênal dont il retombe amoureux lors de ses visites ; donc il va connaître pendant deux mois l'amitié et l'amour, il enfin goûter l'instant présent : « *il est singulier que je n'ai connu l'art de jouir de la vie que depuis que j'en vois le terme si près de moi* »

Lors de son procès il a un discours de plébéien révolté, il accuse la justice d'être une justice de classe, ce qu'elle est d'ailleurs, il sort de son isolement individualiste là pour se situer dans un combat collectif mais uniquement dans le discours, donc ce combat collectif c'est celui de cette classe de jeunes gens je le cite : « *cette classe de jeunes gens nés dans une classe inférieure et opprimés par la pauvreté qui ont le bonheur de se procurer une bonne éducation et l'audace de se mêler à ce que l'orgueil des gens riches appelle la société* » donc pour Stendhal l'intégrité éthique et le bonheur ne sont pas compatibles avec l'ascension sociale sous la restauration, ne peuvent réussir que les cyniques comme Valenod.

Stendhal fait apparaître en effet le leurre de l'égalité des conditions de cette conception méritocratique quand elle s'avère problématique dans une société dominée par des forces réactionnaires.

Alors puisque le monde social n'offre pas d'expérimentation démocratique, est-ce dans le champ de l'intime que les personnages peuvent inventer de nouveaux rapports sociaux ? Tocqueville a postulé que le principe démocratique par une sorte de mouvement irradiant s'introduisait dans tous les domaines de la vie quotidienne et au cœur de la relation humaine. La dernière fois j'ai parlé de la relation maître et serviteur, mais il parle aussi de la relation parents/enfants et de la relation hommes/femmes ; il pensait que l'égalité irait jusqu'à modifier cette grande inégalité de l'homme et de la femme qui a semblé jusqu'à nos jours avoir ses fondements éternels dans la nature. Les États-Unis lui semblent en avance par rapport à la France parce que l'homme met l'intelligence et la raison de la femme aux mêmes niveaux que les siens alors qu'en France derrière les flatteries se cache le mépris, c'est Tocqueville qui le dit et ça concerne la restauration, et il est très admiratif de l'éducation des femmes américaines, typique des nations protestantes, éducation qui rend les femmes maîtresses d'elles-mêmes, maîtresses de leurs actes et capables de penser par elles-mêmes alors que les jeunes françaises subissent une éducation quasi claustrale et Stendhal, dans son *traité de l'amour* va rejoindre Tocqueville en pensant qu'il faut la même éducation pour les garçons et les filles et qu'il faut une liberté des jeunes filles face au mariage, une liberté des femmes dans le mariage. Tocqueville lui va plus loin il dit que cette éducation est nécessaire pour les femmes parce que la démocratie comporte un certain nombre d'enjeux et que pour affronter ces enjeux, il faut être armé.

Donc je reviens au roman ; est-ce que Julien et ses partenaires accèdent à ce type d'égalité ? On a vu que pour le personnage masculin la relation était instrumentalisée au service de l'égalisation des conditions, qu'elle était contaminée par l'ambition, l'envie et que l'antagonisme de classe était présent parce que les deux femmes appartiennent à ce qu'il appelle le camp ennemi, toutes choses qui ne facilitent pas l'idée d'égalité. Or Julien, en bon disciple de Rousseau, est obsédé par l'égalité en tous les domaines, et en particulier l'égalité en amour : « *on ne peut aimer sans égalité et tout son esprit se perdit à faire des lieux communs sur l'égalité* » autrement dit il aspire à des rapports amoureux sans domination ce qui introduit une dimension politique. Quelques temps après, alors qu'il est déjà l'amant de madame de Rênal, celle-ci lui fait part de son inquiétude concernant l'âge : « *hélas j'ai dix ans de plus que vous, comment pouvez-vous m'aimer ? L'aveu de cette vulnérabilité donne à Julien quelque assurance, la sotte idée d'être regardé comme un amant subalterne à cause de sa naissance obscure disparut aussitôt* » le narrateur ajoute : « *la différence d'âge est après celle de la fortune un grand lieu commun de la plaisanterie de province toutes les fois où il est question d'amour, différence d'âge d'un côté différence de fortune de l'autre, ce qui s'établit c'est moins une égalité que le rééquilibrage d'une asymétrie, ce qui est essentiel en tous cas pour déclencher le sentiment amoureux, en peu de jours Julien fut éperdument amoureux, il en oublie l'idée du rôle à jouer, il avoue son ignorance des usages, il se laisse éduquer par elle* ».

Avec Mathilde aussi, malgré la différence de rang, Rousseau va constituer un signe de ralliement, elle qui commence à s'intéresser aux singuliers domestiques de son père, cite le *contrat social* avec vénération et lui, faisant référence à une scène des *confessions*, il rétorque que Rousseau, tout en prêchant la république, avait le cœur d'un laquais parvenu, il faut dire que là il trahi son modèle, mais en même temps il a retenu sa leçon ; il ne veut pas être un laquais parvenu, avertissant ainsi Mathilde que s'il y a une histoire d'amour entre eux il ne s'abaissera pas.

Ce qui amenuise la distance entre Julien et ses partenaires, c'est une même volonté de s'affranchir des déterminismes sociaux, de s'émanciper ou des pères ou d'un mari, de transgresser des codes, des convenances, de refuser des destins tracés d'avance, ce qui les rapproche malgré la différence de classe c'est une même oppression culturelle et sociale ; madame de Rênal parce que c'est une femme qui a été mariée à seize ans, c'est un mariage arrangé, on ne lui a pas demandé son avis, elle est prisonnière d'un mari despotique, elle vit dans une grande solitude intérieure, Julien parce qu'il est de condition modeste. Mais même Mathilde, bien que favorisée par le destin, elle est prisonnière d'un système qui la muselle, elle est surveillée par sa mère et elle est en attente d'un mariage arrangé avec ce qu'elle appelle une poupée. Une complicité s'établit entre eux sur une communauté de destin et c'est symbolisé par tous les traits féminins que le narrateur prête au personnage : il ressemble à une jeune fille déguisée et par des caractéristiques dites féminines comme l'émotivité, la coquetterie, certaines habitudes de propreté délicate et c'est comme ça que Stendhal explique que Julien ait un très grand succès auprès des femmes, qu'elles soient domestiques ou qu'elles soient des femmes appartenant à la bourgeoisie ou à l'aristocratie c'est cet aspect féminin qui établit effectivement une complicité.

S'agit-il d'une égalité démocratique ? Pas réellement d'après moi, plutôt une égalité entre dominés, qui leur permet de constituer une cellule à deux, opposant une résistance à un monde fondé sur la tyrannie, une détermination sociale, à contester l'ordre établi. Lors, les trois personnages ont la sympathie de Stendhal car dans une société dominée par la contrainte, il pose les bases de ce que Tocqueville appelle l'individualisme démocratique ; Stendhal est plus soucieux d'établir l'égalité de l'homme et de la femme dans l'amour que dans le mariage ou dans la vie sociale et familiale. A la différence de Tocqueville, Stendhal n'est pas un véritable penseur théorique, il a des idées mais bon, en fait l'égalité à laquelle aspirait Stendhal pour lui et pour ses personnages se traduit par l'amour authentique purifié du pouvoir de la vanité, de l'envie, de l'ambition, autrement dit du désir mimétique, qui fleurissent sur le terreau de la société et de la lutte pour l'ascension sociale ; c'est pourquoi la prison en tant que lieu de retrait, de suspension des rapports de force sociaux, offre une parenthèse idéale, et voilà c'est l'amour en prison, c'est la prison régénératrice pour Stendhal et ce sera le cas dans *la chartreuse de Parme* aussi ; c'est pourquoi Julien peut vivre avec madame de Rênal lors de ses visites un amour enfin apaisé qui n'est plus contaminé par l'ambition, il peut faire alors l'expérience de l'autre comme semblable, ce qui pour Tocqueville est le signe de la démocratie sans sentiments d'infériorité ou de supériorité.

L'amour apparaît ainsi, dans la lignée d'une tradition amoureuse occidentale, comme l'envers de la société, sa négation ; là on peut penser à la phrase de Hannah Arendt : « *l'amour est la plus puissante des forces antipolitiques* », ce n'est pas le cas de l'ensemble du roman mais c'est le cas de la prison. Alors moi j'ai fait le rapprochement avec un ouvrage qui a été publié pratiquement 170 ans plus tard, qui est un ouvrage de Pierre Bourdieu le sociologue du désenchantement qui s'appelle *la domination masculine* et qui a été publié en 1999. Donc dans cet ouvrage Bourdieu dénonce toutes les formes d'inégalités, enfin l'inégalité entre hommes et femmes sévit dans tous les domaines d'après lui y compris dans la sexualité mais dans son post-scriptum, il dit qu'il y a un seul domaine qui échappe aux rapports de force, c'est ce qu'il appelle l'amour pur, l'île enchantée, la trêve miraculeuse ; on a l'impression qu'il rejoint le phantasme Stendhalien de la prison et donc il a l'honnêteté de reconnaître que l'aspect fragile est provisoire et dans les deux cas, Stendhal et Bourdieu on va dire que c'est l'échec de l'idéal de l'égalité démocratique au sein même de la vie sociale qui véhicule le phantasme d'espace utopique. Stendhal pensait que c'était une idée trop neuve historiquement. Donc on peut dire que les personnages de Stendhal ont le mérite de tourner autour de l'idée d'égalité, de la poser théoriquement, d'en rêver, même s'ils n'en goûtent la saveur que dans des moments privilégiés et éphémères.

J'en viens à la conclusion : cette contradiction qui habite Julien Sorel est révélatrice d'une tension au cœur de la notion d'égalisation des conditions, tension constitutive de la démocratie libérale telle qu'elle s'élabore au XIX^{ème} siècle ; d'un côté le principe élitiste de l'excellence, de la supériorité et de l'autre le principe égalitaire indexé non sur la naissance mais sur le mérite, tension résumée par la formule, par l'oxymore de Guizot : « *l'aristocratie mobile de l'égalité* »

Des questions hantent pendant tout le XIX^{ème} siècle aussi bien les libéraux que les républicains, aussi bien les libéraux de la monarchie de juillet que les républicains sous la III^{ème} république : comment construire des élites nouvelles en ne restaurant pas la hiérarchie sociale du passé ? comment construire une théorie démocratique de l'excellence ? et là on peut dire qu'il s'agit de la dialectique égalité/inégalité que pose le roman et dont Marion Fontaine nous avait parlé à propos du sport, l'aspect égalitaire et collectif du sport d'un côté et l'aspect excellence du champion de l'autre, donc c'est une dialectique qui est toujours d'actualité, qui constitue une interrogation et un défi pour la démocratie et pour montrer que ces problèmes sont toujours d'actualité.

Je vais peut-être terminer par les propos de la ministre de l'éducation nationale, madame Najat Vallaud-Belkacem, prononcés lors de l'émission télévisée *des paroles et des actes* du mois de janvier 2015 tout de suite après les attentats où l'école a été à l'honneur, voilà ses propos : « *il est temps de renouer avec l'élitisme républicain* (ça voulait dire qu'il a été perdu) *parce qu'il y a un déterminisme social dans ce pays, parce qu'on ne valorise pas suffisamment le mérite, le travail,*

l'effort (là ça ressemble au discours des libéraux) *je voudrais en finir avec la reconduction des rentes et des privilèges* (donc 200 ans après il y a toujours des rentes et des privilèges) », on peut donc dire qu'il y a toujours la grande bataille du XIX^{ème} siècle, le mérite contre les privilèges et ces propos font écho au débat du XIX^{ème} siècle et à une citation de Stendhal qui est tirée de son roman *Lucien Leuwen* et je termine par cette citation : « *la grande dispute qui attriste le XIX^{ème} siècle, la colère du rang contre le mérite* ».